Document generated on 05/04/2024 2:07 p.m.

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

L'image du père dans le roman québécois pour jeunes

Colombe Labonté

Volume 16, Number 3, Winter 1994

URI: https://id.erudit.org/iderudit/12429ac

See table of contents

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)
1923-2330 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Labonté, C. (1994). L'image du père dans le roman québécois pour jeunes. *Lurelu*, *16*(3), 6–10.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Dossier

par Colombe Labonté

L'IMAGE DU PÈRE
dans le roman québécois pour jeunes

Inévitablement remis en question, l'homme en nous cherche à se raconter. Par bravoure ou par bravade, il entreprend des luttes souvent inégales sur les terrains glissants des préjugés et des stéréotypes.

À force d'être dénigré et d'avoir à faire face à des adversaires le plus souvent imaginaires, le père en nous se retrouve torturé, infirme, absent, traqué et sans voix.

Le jeu de rôle et d'identité sexuelle qu'on s'impose n'a plus rien d'amusant. Comme un chat las de jouer avec une proie qui ne réagit plus à ses coups de griffes et de dents, on abandonne ce que l'on croit mort, et on change de proie (il fut un temps où c'était plutôt la mère qui était la source de tous les problèmes...). Peut-être qu'au fond nous savions que nous ne jouions qu'avec l'ombre de la proie.

L'image du père dans nos romans pour la jeunesse reflète tout à fait la réalité que l'on nous montre à la télévision et dans les journaux. L'image du père s'écrit à la négative et s'étire sur une variation insistante du thème de l'absence et surtout de ses contrecoups. Chaque fois qu'on perpétue l'image inopérante du père, on tue celui qui sommeille en nous.

Illustration : Dominique Jolin

Père manquant, bon roman?

Que le père soit mort, disparu ou inconnu, son absence est comme une carence alimentaire. Elle risque de nuire au développement et à la croissance.

Stanley Péan, cependant, propose deux issues possibles à ce manque. Dans *L'emprise de la nuit*, il présente deux fils qui ont grandi seuls à la suite de l'enlèvement de leur père. Comme l'événement se passait en Haïti, le père n'est jamais revenu, puis la mère a immigré au Québec. De ce même père absent, deux descendances prendront forme. L'un des fils deviendra délinquant, violent; l'autre, témoin contrastant de cette frénésie, choisira plutôt la voie de la non-violence. L'exagération des penchants si différents des deux frères nous parle d'adaptation individuelle à une même situation, à un même fait.

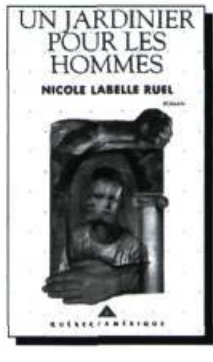
L'auteur nous offre le doute pour nous consoler. Les sentiments de colère, de refus et de mésestime de soi ne font pas partie intégrante de l'enfant orphelin de père, ils n'en découlent pas automatiquement. L'âge du traumatisme serait peut-être ici un indice expliquant ces différences.

Un autre épineux problème est relié à cette absence. Celui du décrochage, du désintérêt et des problèmes d'apprentissage. Gilles Gauthier, dans sa série des «Babouche», a choisi cette description introductive pour présenter sa solution : la zoothérapie. Faute de pouvoir confier ses secrets et ses problèmes à son père décédé, Carl s'épanchera sur sa chienne «pour toujours». Sa déchirure est causée par son sentiment de perte éternelle. C'est de cette relation avec sa chienne que naîtra son sentiment de sécurité, fragile mais indispensable, pour affronter la vie. Cette relation met un baume sur sa déchirure et nous parle du «bienfait que peuvent produire les dialogues imaginaires avec un père mort ou lointain[1]».

Le reflet de substitution que prend l'image du père ici est une variante, car d'autres auteurs abordent la situation.

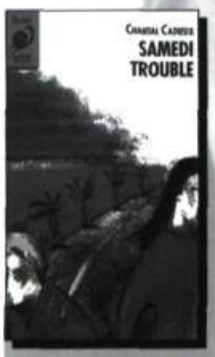
Jean-Marie Poupart propose la solution du Grand Frère. La mère et la travailleuse sociale vont combler le vide en ayant recours à une présence masculine. Phil est un adolescent à la mode du «je m'enfoutisme». Robert, le Grand Frère, est enquêteur. (C'est fou ce que les enquêteurs viennent souvent à la rescousse des jeunes dans les romans.) La présence de Robert devrait permettre à Phil de mieux s'intégrer dans la société, cette présence développe chez lui le goût de faire quelque chose de mieux de sa vie.

Mais comme les listes d'attente pour bénéficier d'un Grand Frère sont plutôt longues et que cette solution ne peut pas être offerte à tous les enfants, il arrive que ce soit l'enfant qui décide d'être un fils. Nicole Labelle Ruel a écrit *Un jardinier pour*



les hommes à partir de cette éventualité. Alain est un adolescent sans père et délinquant. Il éprouve un désir si fort de substitution qu'il s'imposera effrontément à un inconnu qu'il croisera dans la rue. Faute de référent masculin consentant, il ira jusqu'à supplier Bernard (le père malgré lui) d'être son père. Et le père malgré lui (Bernard) verra sa vie bouleversée par cette responsabilité nouvelle. Être père implique un investissement complet, appelle un amour inconditionnel de l'enfant (tiens, un attribut féminin qui s'émancipe). L'adaptation de Bernard ne se fera pas sans heurts, un nouveau rôle, un nouveau comportement, un nouveau dialogue... L'auteure ajoute à la fin du roman la fatale insigne «père un jour, père toujours».

Où sont passés les pères?



Comme toute bonne chose a un envers, il se peut que le père de substitution que l'enfant se choisit ne soit pas celui qu'il faille. C'est ce qui s'est passé dans *Un samedi trouble* de Chantal Cadieux. Julien a fui la maison, la défection de son père l'a rendu tout à fait inconscient des règles sociales. Julien devient une victime innocente. Hélas! Il est pris en charge par un homme qui fait le trafic de photos pornographiques. Hélas pour lui encore une fois, il est détenu pour enquête. Sa sœur, Sam, ne peut même pas l'aider, car son passé de thérapeute (sa mère qui a manqué de quelque chose elle aussi lui a toujours confié ses problèmes et demandé conseils) l'a peut-être rendue très sérieuse, mais elle est surtout devenue très rêveuse... Ce comportement est inhérent aux adolescentes qui ont été privées de référent masculin. C'est aussi cet aspect de l'adolescente rêveuse que reprend Raymond Plante dans *La fille en cuir*. Le père de substitution pour Esther a été son frère. Depuis qu'il a quitté la maison, il lui manque. Esther passe ses journées à s'ennuyer et à rêver. Ce roman amène surtout l'idée que le père (de substitution ou autre) bénéficie d'un amour inconditionnel et sans limite. L'enfant le perçoit comme un héros sans faille et sans reproche. Esther entreprend une enquête (tiens, tiens!) dangereuse pour prouver l'innocence de son frère dans une histoire immonde de meurtre ou de suicide... Guy Lavigne, dans *L'obsession de Jérôme Delisle*, nous présente lui aussi ce fils qui croit que son père avait changé. J.E., l'enquêteur, sera finalement engagé pour éclaircir une histoire sordide, à première vue, de règlement de comptes. L'enquêteur J.E. (cette image d'enquêteur ou de détective est un archétype, il me semble...) au prix de sa vie réhabilitera l'image et l'identité qu'avait le père d'Éric. Ici l'auteur touche à un aspect fondamental de la nature humaine. L'homme fait partie d'un tout. «Il est temps de parler, de soigner notre division interne en redevenant un avec notre environnement[2].» Voilà ce que l'auteur nous livre comme message. S'il y a déséquilibre, il est de son devoir d'y remédier. Le père d'Éric s'est changé en défenseur de l'environnement (une façon de réunifier sa nature, de la rééquilibrer). Ce ne sont pas ses antécédents de drogué et de malfaiteur qui l'ont tué, mais plutôt des propriétaires d'usine de faux recyclage de matières dangereuses. Éric avait raison, il pourra dormir en paix maintenant.

À la façon, elle aussi, d'un long dialogue imaginaire avec son père, Francine Ruel dans *Mon père et moi* nous présente «un père de type B, c'est-à-dire un père de fin de semaine, accaparé par son travail, ayant refait sa vie[3]». Cette absence pèse sur Colline, sa fille, et l'envahit d'une grande tristesse. Ce sentiment a pris des proportions gigantesques au point qu'elle en étouffe. Colline se replie dans un monde imaginaire où elle s'invente une place auprès de son père. Comme une détective (!), elle l'épie, le suit partout pour mieux le connaître et se rapprocher de lui. Puis vient la fin abrupte du rêve, la réalité. Sa peine réprimée explose, car les filles aussi ont besoin d'un père! «Le père est le pont entre le monde intérieur et le monde extérieur[4].» Colline s'en sortira parce que, dans la vraie vie, son père la prend enfin dans ses bras.

Que le père soit mort, disparu ou inconnu, à divers degrés, l'image que nos auteurs développent de lui revient sensiblement à exprimer une même réalité. Une réalité statistique : la famille peut survivre sans père. Mais ils reprennent souvent cette touchante plaidoirie : l'enfant doit avoir un modèle masculin vivant et surtout présent pour être équilibré, sinon il éprouvera toujours un manque réel et des difficultés à affronter la vie.

Quand les mauvais sentiments font les bons romans

Chaque fois qu'on stigmatise dans le vice l'image paternelle, on réinvente la peur d'exprimer celle qui parle en nous.

Contrairement à l'album pour enfants, le roman pour la jeunesse réintroduit à petites doses les mythes et les préjugés sur le père et sur celui d'emprunt (un oncle, le *chum* de la mère, une figure mâle qui n'est pas le géniteur).

Les livres qui dénoncent les vices du père et les dangers qu'il représente pour l'enfant (des vieux tabous et des préjugés qui ne facilitent pas notre tâche d'équilibrer nos pôles féminins et masculins) sont pensés et produits au départ pour dénoncer des situations d'abus et d'injustice. Ils visent à briser le silence, mais cette façon de redéfinir l'image du père n'amplifie-t-elle pas plutôt les raisons de son rejet?... Très rarement, dans notre littérature pour la jeunesse, l'image du père est à l'abri du processus de la destruction de son identité.

Les yeux bouchés de Nicole Labelle Ruel dénonce le harcèlement sexuel

brutal que fait subir le nouveau *chum* de la mère de Delphine. *Aller retour* du duo Beauchesne-Schinkel, *Le gros problème du petit Marcus* de Gilles Gauthier et *Ciel d'Afrique et pattes de gazelle* de Robert Soulières pour leur part dénoncent l'alcoolisme. Refoulements, bloquages, sentiments de culpabilité, l'enfant ou l'adolescent se retrouve effrayé. La fuite ou l'isolement en résulte. L'enfant se sent coupable, a peur d'exprimer ses sentiments, il a honte de ce qui lui arrive.

Dans *La vie au Max,* Susanne Julien met plutôt l'accent sur l'enfant qui assume seul les responsabilités trop lourdes (de garde, de soutien émotionnel et financier de sa petite sœur) qui devraient relever de l'adulte. Le coupable est le père enfant, celui qui n'est rien sans la femme mère de ses enfants, celui qui a sans doute été lui-même un fils sans père fuyant la dure réalité dans la drogue et l'alcool. Ce roman expose dans toute sa laideur les préjugés et les tabous auxquels les hommes ont à faire face pour prendre leur place de père.

En septembre dernier, j'écoutais innocemment l'émission *Téléservice* à Radio-Québec, où j'ai pu noter ces cinq principaux mythes classiques décrivant le père : «Les hommes sont moins doués que les femmes pour élever les enfants.» «Les hommes ne s'intéressent pas aux enfants quand ils sont petits.» «Les hommes sont plus dangereux que les femmes pour les enfants.» «Les enfants ont davantage besoin d'une mère que d'un père.» «Les enfants, c'est une affaire de femme.»

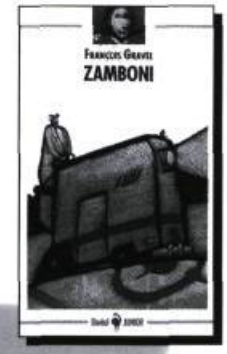
À elle seule, Susanne Julien a réussi à réunir tous ces mythes inutiles sur l'homme père dans sa triste histoire, mais elle essaie de les combattre en y incluant un personnage qui fera figure de père et qui s'avérera très précieux pour l'avenir et la conscience de Maxime. Je ne vous révélerai pas la fin que vous réserve ce roman tout à fait renversant et dérangeant, il faudra que vous le lisiez...

«L'individualité consiste à pouvoir réaliser en soi-même l'union de ces opposés. En étant à la fois bon et méchant, fort et faible, le véritable père ouvre la voie de l'humanité à son fils[5].»

Heureusement, il y a aussi de ces choses qui s'écrivent et qui soignent notre père intérieur, qui le font grandir de façon plus équilibrée, moins dualiste.

Hors-père

Il arrive que le père soit présent. Qu'il le soit ou non, le père veuf, séparé ou divorcé est tout simplement là, mais il l'est rarement de la bonne façon. Sa présence semble être aussi difficile à vivre que son absence.



François Gravel, dans *Zamboni,* nous parle d'un père qui a une machine à rêver, son fils. Fait à souligner, nulle part il n'est fait mention ni du nom du fils ni de celui du père. Tout se dit à la première personne, comme si le fils devait son identité à ce que son père sans nom et son entourage disent ou font. Pourtant, le fils avoue avoir des problèmes avec son père, des problèmes d'identité justement... Ce roman réaliste, au ton très juste, est émouvant. Le père dont on parle ici est «une tête ambulante disjointe de ses sensations physiques[6]» mais, aussitôt qu'il aura une relation avec un pair, il redeviendra moins envahissant. «Seul le partage par le père de sa simple humanité peut introduire le fils à la vie et le décharger de l'obligation d'être un dieu ou un malfaiteur[7].»

Dans *Le nombril du monde, Libre comme l'air* et *Les grandes confidences* de Jean-Marie Poupart, nous faisons connaissance avec un père qui change et s'humanise. Le fossé des générations entre lui et son fils devient moins profond et, se sentant moins menacé par les transformations de l'adolescence, l'adulte se rapproche et peut ainsi donner à Alex l'impression ou la certitude que son père le comprend ou à tout le moins peut le comprendre.

Dans *L'assassin jouait du trombone* de Roger Cantin, le père de Josée est un père déchu, sa fille vient le voir quand elle a envie d'être consolée. Ce père attachant, à l'âme sensible, est méprisé par les adultes, mais c'est celui-là justement que Josée recherche. Il l'aime inconditionnellement et il ne lui fera jamais de mal.

Quant à Philomène, l'héroïne de *La nuit des homards-garous* de Philippe Chauveau, c'est surtout un père qui la respecte que Philomène recherche. Son père, plein de bonne volonté, veut lui faire connaître et partager ses souvenirs d'enfance. Les tiraillements et les obstacles qui compliquent leur communication ne compromettent pas les efforts de part et d'autre afin de s'aimer mieux parce qu'au fond il a toujours été question d'amour...

La Marie-Lune de Dominique Demers, dans *Les grands sapins ne meurent pas,* vit avec un père conscient de ses responsabilités. Cette relation privilégiée entre elle et son père est si respectueuse qu'il est prêt à assumer les choix de maternité de sa fille. Avouons que ce n'est pas facile de perdre une enfant. Ici, le sentiment anticipé de la perte se rend très loin. C'est à se demander ce que ce père a été comme fils... Ce que Dominique Demers apporte d'intéressant dans ce roman, c'est la naissance du désir d'être père chez l'homme. «Il n'y a pourtant rien d'absurde à supposer que, si le père ne porte pas l'enfant dans son ventre, il peut, tel Zeus pour sa fille Athéna, le porter dans sa tête[8].» Les adolescents affrontant la paternité ne partent pas tous du même point pour assumer leur choix. Leur bagage héréditaire familial influencera leur attitude face à leurs responsabilités.

Ginette Anfousse, dans sa série «Arthur», nous présente un enfant qui a peur d'être abandonné. Un jour, son père lui apporte un chien. Dimanche n'est pas de tout repos, c'est un bébé à qui il faut tout apprendre et de qui il faut tout s'attendre. Ginette Anfousse nous rassure sur ce que le père peut léguer à son fils. Arthur se comportera avec son chien de la même façon que son père avec lui. Il va l'élever pour le vrai, être doux, caressant, très compréhensif et réparera les pots qu'il cassera.

Ces livres sont à retenir parce qu'ils rendent possible l'idée que «Vivre sa paternité, c'est vivre des choses ordinaires[9].» Vous pourrez me dire que l'aventure de ces romans n'est pas ordinaire, mais je vous répondrai que les sentiments d'impuissance, d'être dépassé et d'inefficacité des pères et leur difficulté d'adaptation à leur rôle souvent improvisé y sont largement exploités.

À force de chercher à définir le père, on a fini par en inventer un qui n'existera

jamais. «On ne devient père qu'après avoir été fils[10].»

Père, impair et passe

«En réalité, tout se passe comme si les erreurs ou les manques des pères d'hier marquaient de manière quasi indélébile le destin de ceux d'aujourd'hui[11].»

L'héritage du père est lourd et bien souvent enfoui dans notre inconscient, il suffit parfois d'un événement pour provoquer sa recherche et nous révéler la signification de son apport dans notre développement.

À certains égards, il est impossible de retrouver nos racines, mais parfois, malgré nous, nous devons revenir en arrière pour pouvoir progresser et consciemment établir nos choix plutôt que de les subir.

Otish, de Gérald Gagnon, sous son allure d'aventure, illustre bien mon propos. Pour acquérir les droits sur son héritage, Jean (non pas l'auteur de l'Apocalypse dans l'ancien testament, mais presque) doit faire un voyage dangereux et difficile. Ce qu'il ne sait pas, c'est que ses ennemis nombreux sont ou ont été les ennemis de son père... comme quoi le passé revient. Son père et sa mère vivent cachés, isolés dans une espèce de jardin d'Éden. Jean ne les sait pas vivants, ni personne d'ailleurs, ou presque... Il a été élevé par son oncle, il a maintenant l'âge de prendre en charge son avenir, mais il doit aussi savoir quelque chose avant de continuer sa vie. Une lettre l'invite à prendre possession de son héritage. Il entreprendra donc un voyage périlleux, initiatique en quelque sorte, qui le mènera à la rencontre de son père.

Gérald Gagnon déterre le passé du père qui peut avoir un effet de vie ou de mort sur l'avenir de son fils. Pour que le fils soit libre, il doit fuir et combattre les ennemis de son père. Ce n'est qu'en triomphant des monstres d'un passé qui ne lui appartient pas que Jean pourra enfin avoir ses propres projets d'avenir.

Étrange et fascinant à la fois, ce roman brouille le mécanisme de compréhension de la psychologie humaine, de son évolution et de ses origines. Il le brouille ou l'éclaire d'une autre façon en tout cas.

Dans *Un si bel enfer,* de Louis Émond, l'enquête (incontournable enquête) que

mène Joëlle pour découvrir la vraie nature d'Étienne, et celle que mène Étienne pour découvrir la source de cette maladie mortelle, sont étroitement liées. Chacune révélera un aspect de la psychologie humaine : la peur de vieillir et le désir d'être parfait. Louis Émond a choisi de fausser le jeu encore davantage. Le fils ne sera jamais père. Étienne ne vieillira jamais ou si lentement qu'il aura toujours l'air d'un adolescent. Il devra s'interdire tout désir amoureux, tout désir de reproduction jusqu'à ce que son enveloppe charnelle ait atteint une allure de maturité. L'auteur expose le problème des cicatrices laissées par le père mais à l'inverse. C'est le fils qui empêche le père de devenir père. Étienne porte en lui le père potentiel, dans son corps d'adolescent le père sommeille. Mais, au bout du compte, il ne sera jamais qu'un et un seul. Étienne est le père et le fils à la fois. Il sera le fils pour s'introduire dans la polyvalente sans être remarqué et pour découvrir ce qui tue les adolescents... puis, il sera l'adulte pour sauver ceux qui risquent de mourir, ceux qui pourraient ne jamais devenir pères.

Ce roman insolite met en lumière les jeux incessants et douloureux auxquels on se prête afin de se déculpabiliser de ne pouvoir être éternel, ou aussi parfait qu'on le voudrait bien. Chose certaine, c'est le seul roman que j'aie lu qui introduisait l'idée que nous sommes appelés à devenir notre propre père...

Personne ne le sera mieux que nous-même... Pardonnons-leur, pardonnons-nous, ce sera toujours bien une chose de faite... Ω

Notes

1. CORNEAU, Guy. *Père manquant, fils manqué.* Éd. de l'Homme, 1989, p. 173.
2. *Ibidem.*, p. 140.
3. TURGEON, Lise. *Le père séparé.* Collection Parcours. Éd. Stanké, 1992, p. 82.
4. BADINTER, Élisabeth. *XY, de l'identité masculine.* Éd. Odile Jacob, 1992. (p. 171)
5. CORNEAU, Guy. *Op. cit.*, p. 82.
6. TURGEON, Lise. *Op. cit.*, p. 82.
7. CORNEAU, Guy. *Op. cit.*, p. 146.
8. TURGEON, Lise. *Op. cit.*, p. 150.
9. CHAPLEAU, Jean. *La passion d'être père.* Collection Parcours. Éd. Stanké, 1990, p. 57.
10. TURGEON, Lise. *Op. cit.*, p. 145.
11. TURGEON, Lise. *Op. cit.*, p. 85.

(Bibliographie en page 10)

Nouvelles activités dès la mi-novembre 1993 . Demandez nos dépliants! . Nouvelles activités dès la mi-novembre 1993 . Demandez nos dépliants! . Nouvelles activités dès la mi-novembre 1993 . Demandez nos dépliants!

ANIMATION
FORMATION
CRÉATION
GESTION

ÉCOLES
BIBLIOTHÈQUES
CONGRÈS
SALONS

LE LIVRE ANIMÉ ENR.

C.P. 484 . MAGOG (QUÉBEC) . J1X 4W3 . 819 . 843 . 1498

819 843 1498

Bibliographie

ANFOUSSE, Ginette. *Le père d'Arthur.* Collection Premier Roman. Montréal, Éd. La Courte Échelle, 1989.

ANFOUSSE, Ginette. *Les barricades d'Arthur.* Collection Premier Roman. Montréal, Éd. La Courte Échelle, 1992.

ANFOUSSE, Ginette. *Le chien d'Arthur.* Collection Premier Roman. Montréal, Éd. La Courte Échelle, 1993.

BEAUCHESNE, Yves, David SCHINKEL. *Aller-retour.* Collection Conquêtes. Montréal, Éd. Pierre Tisseyre, 1986.

CADIEUX, Chantal. *Samedi trouble.* Collection Boréal Inter. Montréal, Éd. du Boréal, 1992.

CANTIN, Roger. *L'assassin jouait du trombone.* Collection Boréal Inter. Montréal, Éd. du Boréal, 1991.

CHAUVEAU, Philippe. *La nuit des homards-garous.* Collection Boréal Junior. Montréal, Éd. du Boréal, 1993.

DEMERS, Dominique. *Les grands sapins ne meurent pas.* Collection Titan. Montréal, Éd. Québec/Amérique, 1992.

ÉMOND, Louis. *Un si bel enfer.* Collection Conquêtes. Montréal, Éd. Pierre Tisseyre, 1993.

GAGNON, Gérald. *Otish.* Collection Boréal Inter. Montréal, Éd. du Boréal, 1993.

GAUTHIER, Gilles. *Ne touchez pas à ma Babouche.* Collection Premier Roman. Montréal, Éd. La Courte Échelle, 1988.

GAUTHIER, Gilles. *Babouche est jalouse.* Collection Premier Roman. Montréal, Éd. La Courte Échelle, 1989.

GAUTHIER, Gilles. *Ma Babouche pour toujours.* Collection Premier Roman. Montréal, Éd. La Courte Échelle, 1990.

GAUTHIER, Gilles. *Sauvez ma Babouche.* Collection Premier Roman. Montréal, Éd. La Courte Échelle, 1989.

GAUTHIER, Gilles. *Le gros problème du petit Marcus.* Collection Premier Roman. Montréal, Éd. La Courte Échelle, 1992.

GRAVEL, François. *Zamboni.* Collection Boréal Junior. Montréal, Éd. du Boréal, 1990.

JULIEN, Susanne. *La vie aux Max.* Collection Faubourg St-Rock. Montréal, Éd. Pierre Tisseyre, 1993.

LABELLE RUEL, Nicole. *Les yeux bouchés.* Collection Titan. Montréal, Éd. Québec/Amérique, 1993.

LABELLE RUEL, Nicole. *Un jardin pour les hommes.* Collection Titan. Montréal, Éd. Québec/Amérique, 1992.

LAVIGNE, Guy. *L'obsession de Jérôme Delisle.* Collection Roman +. Montréal, Éd. La Courte Échelle, 1993.

PEAN, Stanley. *L'emprise de la nuit.* Collection Roman +. Montréal, Éd. La Courte Échelle, 1993.

PLANTE, Raymond. *La fille en cuir.* Collection Boréal Inter. Montréal, Éd. du Boréal, 1993.

POUPART, Jean-Marie. *Des photos qui parlent.* Collection Roman Jeunesse. Montréal, Éd. La Courte Échelle, 1991.

POUPART, Jean-Marie. *Des pianos qui s'envolent.* Collection Roman Jeunesse. Montréal, Éd. La Courte Échelle, 1992.

POUPART, Jean-Marie. *Des crayons qui trichent.* Collection Roman Jeunesse. Montréal, Éd. La Courte Échelle, 1993.

POUPART, Jean-Marie. *Le nombril du monde.* Collection Roman +. Montréal, Éd. La Courte Échelle, 1988.

POUPART, Jean-Marie. *Libre comme l'air.* Collection Roman Jeunesse. Montréal, Éd. La Courte Échelle, 1990.

POUPART, Jean-Marie. *Les grandes confidences.* Collection Roman Jeunesse. Montréal, Éd. La Courte Échelle, 1991.

RUEL, Francine. *Mon père et moi.* Collection Roman +. Montréal, Éd. La Courte Échelle, 1993.

SOULIÈRES, Robert. *Ciel d'Afrique et pattes de gazelle.* Collection Conquêtes. Montréal, Éd. Pierre Tisseyre, 1989.

3 à 8 ans 7,95 $

PRIX CHRISTIE 1993
du meilleur album illustré
publié en langue française
au Canada

3 à 8 ans 7,95 $

PRIX D'EXCELLENCE
LIVRÉLUS 1993
"œuvre exceptionnelle"
Texte: Pierrette Dubé

3 à 8 ans 7,95 $

1er prix au palmarès de la
LIVROMAGIE 1993,
le choix des enfants

3 à 8 ans 7,95 $

Vient de paraître

DOMINIQUE JOLIN

Les éditions du Raton Laveur

Des albums à lire et regarder, à relire et garder